

# 1

**J**e sens, contre ma jambe droite, un frôlement rempli de moiteur. Je ne sais pas ce que c'est, mais le gémissement qui l'accompagne et qui s'accorde sur le rythme de la musique m'en dit un peu plus sur le morceau qui balance. L'appendice chaud d'un corps dénudé dans l'obscurité moite d'un lieu infect... Je ne vois rien, mais ils sont nombreux, devant comme derrière, contre les parois de ce qui semble être un mur.

J'avance doucement, et le piétinement de restes humains est inévitable. Le sol est glissant par endroits, et l'odeur fétide de chair me soulève parfois le cœur. De plus, je n'y vois absolument rien. J'allume en intermittence mon briquet, geste accueilli par certains comme une parade d'approche. Un clair-obscur, des ombres sur les murs. C'est une sorte de code morse qui se télégraphie à coups de briquets ou d'allumettes. Une lueur, on cherche ; un deuxième éclair, on acquiesce ; un troisième scintillement, on s'atteint. Je sens une chose qui me tâte. Elle s'aventure, investigatrice, sur mon bas-ventre. Un frisson me parcourt alors le corps. Des doigts... C'est une main qui cherche et trouve mon sexe mou. Je braque ma lampe improvisée sur cette face. Non, je n'aime pas. Je me détourne et me fraie un passage grâce aux flammes des briquets. L'odeur de chair est plus forte que celle du soufre des allumettes. Une odeur de merde mêlée à celle des capotes qui jonchent le sol poisseux et glissant. Une humidité chaude et étouffante, et cette odeur prenante et suffocante. Au détour, les salles noires aux dimensions diverses se terminent

sur des couloirs longs et étroits, des corridors où l'on se perd, les galeries d'un labyrinthe où geignent des corps collés, entreposés et encastés. Et mon érection qui s'intensifie au rythme de ces plaintes inarticulées.

J'ai toujours rejeté ces lieux où les corps se lancent en quête d'étreintes anonymes, où l'odeur du coït arrive, même ici, à masquer celle de l'odeur des clopes, lesquelles ressemblent à des balises de positionnement – ou de détresse – dans cette nuit honteuse. Les visages entraperçus ne témoignent ni entrain ni sourire, seulement une avidité perverse. Un champ où des hommes devenus ombres se livrent une bataille de chair, de chaleur, de sueur, de salive et de bites. Je cherche celui qui répondra à mon envie, à mes critères. Je veux un corps proportionné ainsi qu'une bite épicée qui relève le tout pour m'assurer un plat corsé. Je n'aime pas ces mains qui me touchent sans mon consentement. Ces endroits ne laissent pas le choix ; il faut en accepter les règles. Je décline des propositions, je repousse des mains : on m'insulte.

Je dis que je n'aime pas ces endroits, mais ils m'attirent irrémédiablement. Quand je passe devant ces lieux et que je vois ces hommes y entrer, je bande aussitôt et m'imagine déjà à l'intérieur. Je me préoccupe trop. Je n'ai encore jamais franchi le pas en solitaire. Les seules fois où j'ai pénétré dans de tels endroits, c'était à Madrid, au *Strong Center*, et à Paris, avec lui... toujours. Et le résultat n'a jamais été fameux, puisque nous ressortions bredouilles et en adoptant des mines de dégoûtés, alors qu'il était clair que, pendant toute la soirée – même si nous nous disions qu'en général ils ne sont pas terribles ici –, plus d'un nous aurait satisfaits. C'est là que je me suis rendu compte de notre différence. Alors que je pensais que nous étions accordés en matière de goût, j'ai pris conscience qu'une différence nous séparait, et ce lieu d'étreintes faciles et bon marché l'avait finalement révélée.

Au début, je n'aimais pas Ruben. Je ne voulais pas l'aimer. Je ne sentais pas la chimie passer de façon naturelle. Je dois dire